

systèmes ; il fait très-peu de politique dans ce pays où tout le monde en fait, où tout le monde lit le journal et ne lit que le journal. Il est venu pour voir. Il regarde et il raconte. C'est l'intérêt et l'impartialité de son livre ; car à force de regarder, il voit aussi quelquefois le bien et il le décrit, quoique à son corps défendant. Ce qui le choque et le décourage dans l'admiration passagère où le spectacle de cette immense prospérité industrielle l'entraîne parfois malgré lui, c'est ce culte de l'or qui est, à ses yeux, l'explication de tous les défauts, comme il semble aussi la cause de tous les prodiges qui éclatent dans la vie matérielle du peuple américain sur toute la surface de son territoire sans limites. *Auri sacra fames!* Voilà la religion de ce pays, où l'observation du dimanche est, suivant une confidence très-curieuse que M. Marmier a reçue et qu'il rapporte, un des plus habiles calculs et une des plus sûres pratiques de cette dévotion profane :

Nous sommes, lui disait-on, si occupés pendant six jours, qu'il en faut un pour nous reposer, et nous ne nous reposerions pas convenablement si, en fermant notre comptoir, nous voyions fonctionner celui de notre voisin. Pour ne pas être inquiétés par l'aspect d'une concurrence en action, nous obligeons chacun à suspendre pendant vingt-quatre heures ses travaux. Qu'il soit juif ou mahométan, déiste ou athée, n'importe! la question n'est pas là. Elle repose essentiellement sur le désir que nous avons de ne pas travailler pendant un jour, avec la consolante pensée qu'aucun de nos rivaux en industrie ne travaille et ne nous enlève par là une portion des bénéfices que nous aurions pu faire...

M. Marmier explique donc, par ce fétichisme du veau d'or, le contraste que présente cette nation à la fois si prospère et si peu sociable, où tant de grossièreté primitive s'allie à tant de richesse acquise, où la bassesse des habitudes et quelquefois des sentiments n'exclut pas la puissance des actes et l'incontestable grandeur des résultats; car c'est quelque chose que d'avoir conquis un monde, même sur le désert, et que d'avoir substitué partout, même cette démocratie égoïste et insensible, à l'état sauvage. « Mais d'où vient, demande l'auteur avec une naïveté de touriste fourvoyé, d'où vient qu'a-

vec cette aisance, avec ces trois bons repas, ces vêtements confortables, cet argent dans leur poche, les Américains ont toujours la physionomie si sombre, et paraissent si malheureux? D'où vient que j'ai jamais pu voir, parmi ces milliers d'individus que j'ai rencontrés, ni un élan de gaieté, ni une riante apparence d'animation? D'où vient qu'ils courent dans les rues comme s'ils allaient sauver leur demeure d'un incendie, ou qu'ils naviguent sur ces beaux fleuves *comme des collatéraux à qui un notaire vient de lire un testament qui les déshérite?*... — Que voulez-vous? me répondait le Yankee, c'est notre nature... »

Peut-être le Yankee eût-il été plus près de la vérité s'il eût dit : « C'est notre gouvernement. » Quel est, en effet, le principe de ce gouvernement si vanté? Avant tout, la complète indépendance de l'individu vis-à-vis de l'État, indépendance à peine limitée par quelques lois de police. Ouvrez la Constitution des États-Unis; c'est là le fond de cette législation si pleine de roideur démocratique, si soupçonneuse et si jalouse. « L'Amérique, écrivait M. Saint-Marc Girardin il y a quelques années <sup>1</sup>, l'Amérique est la jeune héritière d'un vieux patrimoine, » c'est-à-dire qu'elle a semé les principes du dix-huitième siècle sur un sol nouveau. Je crois pourtant que la Constitution américaine a beaucoup plus mis du sien dans cet héritage qu'elle n'en a reçu. La défiance de l'autorité, la jalousie des supérieurs, la recherche égoïste du bien-être individuel, en un mot, le triomphe de la personnalité sous toutes ses formes les plus diverses et les plus contraires, telles ont été les conséquences de ce principe d'indépendance illimitée que la Constitution avait posé, d'accord, je le reconnais, avec la volonté des hommes et la force des choses. M. Xavier Marmier a pu s'en apercevoir. Dans cette voie, on ne s'arrête plus. Croit-on, en effet, quelles que soient les dispositions d'un peuple à ces travers de la vie sociale, croit-on que les formes politiques dans lesquelles cette vie se développe n'y contribuent pas avec une force irrésistible? M. Marmier signale, et très-judicieusement à mon avis, cette facilité d'assi-

<sup>1</sup> *Essais de littérature et de morale* (1845), t. I, p. 371.

milation qui, sur tous les points du territoire anglo-américain, confond dans un rapide mélange les races, les habitudes, les caractères des populations émigrantes venues des quatre parties du monde. C'est là un fait unique et bien digne d'observation. Est-ce le mérite de la Constitution américaine? Est-ce son défaut? Grand problème, et que l'avenir seul peut résoudre.

En attendant, pour ces Américains, qui n'aiment rien qu'eux-mêmes, il y a pourtant une chose qu'ils aiment plus que tout au monde et autant qu'eux-mêmes, c'est leur gouvernement. Mistress Trollope a passé, dit-elle, deux ans à l'ouest des Alléghanys, et une autre année dans les villes atlantiques et leurs environs. Pendant tout ce temps, elle a conversé avec des citoyens de toutes les classes, *et elle n'en a jamais entendu un seul prononcer un mot contre le gouvernement*. Mais entendons-nous : les Américains aiment dans leur gouvernement, savez-vous quoi? leur propre ressemblance, leur image. « Qu'il soit rude, grossier, bruyant, qu'il n'affecte ni dignité, ni gloire, ni splendeur; qu'il ne gêne la volonté de personne; que chacun contribue à faire des lois, et que personne ne soit inquiété pour leur observation; que nos magistrats ne portent point la pourpre ni nos juges l'hermine; que chacun songe à soi, etc., etc.; » c'est sous cette forme que l'Amérique aime son gouvernement. Mistress Trollope ne dit rien de trop. C'est parce qu'il est ainsi taillé sur leur patron que les Américains le préfèrent à tout autre. Ils l'aiment aussi pour la facilité qu'ils ont de traiter avec lui sur le pied d'une triomphante supériorité. En Amérique, on est très-attaché au gouvernement, et on respecte très-peu ceux qui le représentent. Où le citoyen obéit l'homme proteste. M. Marmier raconte que des membres du congrès s'avancant un jour avec peine au milieu d'une multitude nombreuse, l'un d'eux s'avisa de dire : « Faites place, mes enfants, nous sommes les représentants du peuple, » et qu'un Yankee, le prenant par le bras, s'écria en le rejetant en arrière : « C'est à vous à nous faire place, nous sommes le peuple lui-même!... » Mistress Trollope vit le général Jackson, alors président de la république, faire son entrée à Cincinnati. A

l'exception de quelques Anglais présents à son arrivée, il était le seul qui n'eût pas son chapeau sur la tête. Il venait de perdre sa femme, on le savait, et son visage portait l'empreinte d'un profond chagrin. « Voilà Jackson! où est donc sa femme? » cria une voix dans la foule. Quand le président se rembarqua, le mari de mistress Trollope, qui voyageait avec lui, le vit accoster par un sale compagnon qui lui adressa ces mots : « C'est le général Jackson, je crois? » — Le général s'inclina. — « Ils m'avaient dit que vous étiez mort! — Non; la Providence m'a jusqu'ici conservé la vie. — Et votre femme? » — Le général parut frappé au cœur et fit un geste négatif. Sur quoi l'interlocuteur conclut sa harangue en disant : « Ah! il me semblait bien que c'était l'un de vous qui était mort... » Tout l'Américain est là.

Veut-on me permettre une réflexion? La forme démocratique, appliquée au gouvernement des sociétés, et poussée jusqu'à cette indépendance absolue de l'individu, sait-on où elle mène? Avec de grandes prétentions philanthropiques, elle mène à l'insociabilité. On a beau mettre la fraternité sur le fronton du temple, c'est l'égoïsme qui l'habite. L'impolitesse des mœurs, la grossièreté des manières, n'est que l'enveloppe de l'insensibilité. Ceux qui, après avoir mis le suffrage universel et la souveraineté individuelle dans leur constitution politique, effacent ensuite, mutilent et torturent l'individu sous prétexte de socialisme, ceux qui le font manger à la gamelle et coucher dans des phalanstères, semblent, socialement parlant et quelque absurdes qu'ils soient, plus raisonnables que ceux qui l'émancipent, sans lui jeter aucun frein qui l'arrête dans l'exercice de cette indépendance sans limites. Après avoir détendu tous les liens de l'organisation naturelle des sociétés, effrayés de leur ouvrage, les socialistes essayent de les reprendre d'une main jalouse et tyrannique; c'est là leur inconséquence avec beaucoup d'autres. La démocratie socialiste, si elle était jamais possible, périrait par cette alternative inévitable d'émancipation imprudente et d'étouffement systématique. La démocratie américaine périra par l'insociabilité. On sort de l'état sauvage en défrichant des forêts vierges, en desséchant des marais, en exterminant les Choctaws, les

Mobiliens et les Altakapas. On y rentre par les habitudes insociables, par l'intraitable idolâtrie de soi-même, par l'exclusion intolérante et jalouse, par le mercantilisme égoïste et grossier. Tel est le penchant où l'Amérique du Nord est aujourd'hui entraînée.

Et tenez : M. X. Marmier, quand il s'agit de juger l'Amérique républicaine et industrielle, m'est justement suspect par toutes les qualités mêmes que je lui connais; il aime trop les arts et la poésie, les bons livres et les doux loisirs, les champs et les fleurs, les cascades et les oiseaux; car il pleure d'attendrissement au Niagara, et il se plaint que le râle des locomotives ait fait fuir, dans les forêts des États-Unis, « ces chers petits chantres du bon Dieu. » Il est donc trop poète, trop sensible, et à la fois trop civilisé et trop rêveur pour être un juge impartial de l'égoïste et impatiente Amérique; mais, malgré tout, il est sincère. Eh bien! dans les jugements qu'il porte, non plus sur les mœurs extérieures, mais sur le fond même des habitudes morales et des sentiments de cette opulente nation, savez-vous ce qui le choque le plus? c'est le côté par où ces sentiments et ces habitudes tiennent encore à la vie sauvage. On dirait que l'Américain n'est qu'un sauvage dégrossi et décrassé. Il y a dans ses vices et dans ses travers quelque chose qui est tour à tour brutal et puéril, frivole et dur, superficiel et calculateur; quelque chose qui tient à l'excès de la civilisation et à son enfance, qui semble toucher à sa tombe et à son berceau. M. Saint-Marc Girardin, dans l'ouvrage que j'ai cité, disait : « Voyez un enfant... avant tout il porte l'empreinte de son âge; avant tout il est enfant. Tels sont les États-Unis : ils sont de notre siècle, ils sont de leur pays, mais avant tout ils sont de leur âge, c'est-à-dire qu'ils sont une société nouvelle! » M. Michel Chevalier, de son côté, dans une de ses *Lettres sur l'Amérique du Nord*, celle qui est intitulée : *Symptômes de révolution*, a signalé avec une singulière vivacité quelques-unes des causes de cette décadence qui mine déjà sourdement, et sous cette enveloppe magnifique, la jeune et imprévoyante nation. Ces deux points de vue semblent se contrarier. Ils sont vrais tous les deux. La république américaine est jeune par les années. Elle est vieille

par cette sorte de corruption précoce qu'entraînent l'excès et l'abus de la liberté. Lisez cette belle lettre de M. Michel Chevalier. Elle donne froidement raison à toutes les critiques, si amères qu'elles soient, des voyageurs intolérants et passionnés. Et avant M. Michel Chevalier, à l'époque de la guerre de l'Indépendance, au moment où les rêves de la démagogie la plus insensée, où « les théories les plus radicales obtenaient, au milieu même des États les plus sages, comme le fait remarquer M. Guizot <sup>1</sup>, non-seulement faveur, mais puissance, » et soulevaient des insurrections formidables, n'est-ce pas l'ami de Jefferson, un des chefs du parti démocratique, Madison, qui disait : *La société américaine est perdue!*

La société américaine a survécu à cette prédiction. Elle a gardé les vices et les défauts qui déjà travaillaient sa robuste enfance, et que sa jeunesse a plutôt développés que corrigés. M. Marmier les signale en passant, comme un voyageur qu'il est, mais sans leur ôter, quelque légère que soit la touche de son pinceau, ce double caractère qui en est le fond, et, s'il est permis de le dire, l'originalité. L'Amérique n'est originale que par ses défauts; ses vertus sont de la trempe la plus bourgeoise et la plus vulgaire. Est-il, par exemple, un ridicule plus étrange que cette manie des titres aristocratiques qui a survécu, jusque dans les classes populaires, à la chute de la domination anglaise? « Ici, écrit M. Marmier, tous les hommes sont des *gentlemen* et toutes les femmes des *ladies*. « *Were is my lady?* » dit à côté de moi un homme vêtu d'une redingote déchiquetée. Cette *lady* est une marchande de légumes de Cincinnati, et son mari un cordonnier abandonné par ses pratiques. » — « J'ai mille fois observé, dit aussi mistress Trollope, qu'en parlant d'une voisine, au lieu de dire tout simplement *mistress une telle*, les dames américaines prenaient la périphrase descriptive et disaient : *La lady sur le chemin de la rivière, la lady qui fait des chandelles*, etc., etc. »

Cette prétention à la fois puérile et surannée est-elle le fait de la jeunesse de l'Amérique ou de sa décadence? Je l'ignore; mais à quel âge faut-il rapporter beaucoup d'autres travers,

*Introduction à la vie de Washington (1851).*

bien autrement graves, que le livre de M. Marmier signale? Est-ce la vieille ou la jeune Amérique qui a trouvé cet ingénieux commentaire de la solennité du dimanche que je citais tout à l'heure? Est-ce la jeune ou la vieille Amérique qui entasse avec une barbarie si sauvage, dans l'entre-pont de ses paquebots, les populations émigrantes, et qui les rançonne et les dépouille, une fois débarquées sur son rivage hospitalier? Est-ce la jeune ou la vieille qu'on voit, suivant la remarque de mistress Trollope, « agitant d'une main un bonnet de la liberté et de l'autre fouettant ses esclaves, — aujourd'hui haranguant la populace sur les droits indestructibles de l'homme, demain chassant de leurs demeures les enfants du sol qu'elle s'est engagée à protéger par les traités les plus solennels? » Est-ce la vieille ou la jeune Amérique qui de la hideuse banqueroute a fait un simple procédé de commerce, et de l'incendie (je ne parle que d'après le livre de M. Marmier) un moyen de liquidation? Est-ce elle qui dit : « Les affaires vont mal, les échéances sont lourdes; *dans le courant du mois les pompiers auront de l'ouvrage?* » Est-ce la jeune ou la vieille Amérique qui prend à son compte la burlesque extravagance des *revivals* et les scandales sacrés des *camp-meetings*? Enfin est-ce de la jeune Amérique ou de la vieille que M. Achille Murat disait dans un ouvrage écrit sur place<sup>1</sup> : « Je n'ai pas parlé de la religion des Américains (au moment où ils fondent un État); c'est qu'ordinairement, dans cet état de société, *elle est une imposture si dégoûtante sous le nom de méthodisme et de baptisme*, que je n'aime point à en parler. » Il y a des jeunes gens qui ont les vices des vieillards, comme il y a des vieillards qui ont les travers des jeunes gens. Les nations n'ont pas une meilleure destinée. J'en connais de vieilles qui se croient jeunes parce qu'elles se donnent tous les quinze ans une révolution et une constitution nouvelles, parce qu'elles brisent des trônes comme des enfants brisent leurs jouets en s'amusant. Ces nations s'appellent la *jeune France*, la *jeune Italie*, la *jeune Allemagne*. La jeune Amérique se croit peut-être vieille parce qu'elle n'accorde à personne ce respect ido-

<sup>1</sup> *Lettres sur les États-Unis.*

lâtre qu'elle se prodigue à elle-même, parce qu'elle est sans politesse et sans générosité, et parce qu'elle laisse insensiblement chez elle tomber l'autorité dans l'avilissement par l'insubordination, et par l'avilissement dans l'impuissance.

« On ne voit point à Cincinnati, écrit mistress Trollope, de ces voitures qui, à Londres, emportent les boues et les autres ordures avec tant de rapidité. Je fus donc obligée d'envoyer chercher mon propriétaire pour lui demander ce qu'il fallait faire de toutes ces saletés qui s'accumulent si promptement dans une maison. — Votre *aide* (domestique) peut les jeter dans le milieu de la rue, me répondit-il, et une fois dans le milieu, les cochons les ont bientôt emportées. — En effet, on voit sans cesse dans tous les quartiers ces animaux occupés à rendre ce service à la ville... C'est un bonheur qu'ils soient si nombreux et si actifs, ajoute l'auteur, car, sans leur secours, la ville serait bientôt empestée... »

Je ne dispute pas sur cette admiration de mistress Trollope pour une institution municipale de si nouvelle espèce. Mais je dis qu'un grand pays où l'avilissement systématique du pouvoir et la dégradation du principe d'autorité laisseraient la société, ce qu'à Dieu ne plaise! sans autre boussole que ses instincts matériels et sans autre gouvernement que ses passions, ressemblerait bientôt à cette ville où ce sont les cochons qui font le service de propreté.

## VI

UNE MISSION LAZARISTE AU THIBET<sup>1</sup>

Novembre 1852.

« A beau mentir qui vient de loin. » Le mérite de M. Huc, qui arrive du Thibet<sup>1</sup>, c'est au contraire qu'il ne ment pas et qu'il ne sait pas mentir. Cela n'est pas aussi facile qu'on le croit.

Jugez de la tentation ! — Un homme qui a fait un voyage de deux mille lieues dans les déserts de la Tartarie et dans les neiges du Thibet, qui a couché pendant deux ans moitié sous la tente, moitié dans des villes comme Chaborté, Tchortchi, Hia-ho-po et Ning-pei-hien, aujourd'hui dans l'*hôtel des Trois Perfections*, demain à l'*auberge des Cinq Félicités*; — un homme qui a vécu deux ans de farine d'avoine assaisonnée de suif et s'est abreuvé de neige fondue, qui a causé avec les lamas de Tolonnoor, croisé en route la reine du Mourguevan et le roi des Alechan, et habité le palais du régent de Lha-ssa; — qui a vu des écureils gris, des chevaux-*hémiones*, des statues de beurre et des Bouddhas vivants; qui a assisté à la fête des Pains de la Lune et entendu les chants des Tool-holos; — un homme qui a traversé le pays des Khal-khas et celui des Ortous, le fleuve Jaune, le lac de Sel, la citerne du Diable et la mer Bleue; qui a franchi la grande Muraille, la montagne des Esprits et le terrible défilé de Khor-kou-la; — un homme, en un mot, qui a vu l'*arbre des dix mille images*, et qui l'a vu,

<sup>1</sup> *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, pendant les années 1844, 1845 et 1846; par M. Huc, prêtre missionnaire de la congrégation de Saint-Lazare.

dit-il, « la sueur au front, » tant le prodige y est frappant et la présence du démon manifeste, — cet homme-là, avouez-le, aurait bien pu mentir, s'il l'avait su. Il avait fait un voyage que personne n'avait si complètement fait avant lui, et que personne ne sera tenté, sans doute, de faire après l'avoir lu. Certes, il pouvait se donner carrière ; les impressions de voyage, vraies ou fausses, ne lui auraient pas manqué. M. Huc a préféré être vrai, respecter son public et se respecter lui-même, en honnête homme et en bon chrétien qu'il est. Le fait est assez rare pour mériter d'être signalé.

Et ce qui était l'inspiration naturelle d'un esprit loyal, s'est trouvé, par le fait, un bon calcul. Ce caractère si profond de vérité qui distingue, entre tous, le récit de M. Huc, est à peu près tout son mérite littéraire, mais ce mérite est grand. Il y a dans ce ton si sincère, dans ce langage si peu étudié, dans ce premier jet de l'impression qui éclate plus qu'elle ne s'étale, dans ces indéfinissables naïvetés d'un honnête esprit, qui est par moment très-vif et très-piquant sans cesser d'être naïf, — il y a, dans tout cet ensemble, un charme infini qui fait de ce sérieux livre une lecture des plus attachantes, et de cet austère pèlerinage d'un pieux missionnaire un des plus amusants récits que je connaisse.

Je ne dirai rien de plus de la partie littéraire de l'ouvrage de M. Huc. La critique s'arrête devant un livre qui est le résumé de deux années de souffrances physiques, de déceptions morales et de mécomptes religieux ; car la mission de M. Huc, comme nous le verrons, ne réussit pas. On ne s'amuse pas non plus à disputer sur les mots avec un homme qui, pendant deux ans, n'a parlé que le mongol, le dchiahour et le si-fan. Peu nous importe donc que M. Huc nous entretienne un peu trop souvent de la *froidure*, et qu'il dise tantôt d'une femme tibétaine, tantôt d'un officier chinois, pour donner l'idée d'une belle prestance, qu'ils étaient *vigoureusement membrés* ; oui, peu importe. M. Huc n'en est pas moins, dans l'ensemble de son livre, un observateur très-exact et un imperturbable confesseur de la vérité en toute chose. A ce mérite, qui le met fort au-dessus de nos chicanes littéraires, M. Huc en joint un autre qui, à lui seul, désarmerait la critique la plus malveil-

lante : il est le plus modeste des hommes. Par sa bouche, c'est la mission qui parle, ce n'est jamais lui. Cette mission se compose de deux prêtres, ni plus ni moins : M. Huc et M. Gabet. C'est M. Huc qui tient la plume sous la dictée de la mission ; c'est elle qui agit, qui souffre, qui résiste comme elle peut et comme un seul homme. Et, par exemple, M. Huc est certainement d'une meilleure santé que son confrère ; on dirait pourtant que, quand M. Gabet a la fièvre, ou même quand il a les oreilles et le nez gelés, comme cela lui arrive au passage du mont Chuga, on dirait que la mésaventure est commune et que la souffrance est pour tous les deux, tant l'habile et simple récit de M. Huc les confond dans la même épreuve et dans la même misère.

Et malgré tout, quelque précaution que prenne l'honnête écrivain pour s'amoindrir et s'effacer, sa personnalité ressort malgré lui. Son récit la trahit sans cesse. Le style est l'homme. M. Huc a une certaine façon de raconter qui le met en scène, quelque peine qu'il se donne pour rester derrière le rideau. Aussi n'aurons-nous pas à chercher longtemps pour savoir, dans cette œuvre commune, quelle est la part de M. Huc et quelle est celle de M. Gabet. On fait volontiers un vaudeville ou un roman à deux ; un livre sérieux ne s'arrange pas de cette double paternité. Celui de M. Huc est bien le sien.

Je ne connais pas l'auteur du *Voyage en Tartarie*, mais il me semble, après l'avoir lu, qu'il doit être un homme d'un esprit vif et austère, ferme et doux, observateur et conciliant, naïf et fin tout à la fois, facile à s'abattre, prompt à se relever, très-nerveux et très-courageux, et d'une piété plus pratique que rêveuse, plus près de la tolérance que de l'exaltation.

Et M. Gabet ? Je me figure que M. Gabet est tout cela (car on ne fait pas un pareil voyage ensemble sans se ressembler un peu) ; M. Gabet est tout cela, mais avec moins d'accent peut-être et moins de relief ; c'est le même fonds de résignation, de patience, le même poids sérieux dans l'âme avec moins de dehors, de vivacité et d'expansion. Je me trompe peut-être, mais j'ai besoin, ayant à faire un si long trajet avec

nos deux voyageurs, de les bien connaître l'un et l'autre, quoi qu'ils fassent pour se confondre.

Et tenez, voici un portrait que M. Huc trace de son confrère, un jour qu'ils se trouvent par hasard et pour un instant séparés, M. Gabet étant allé aux provisions et M. Huc ayant perdu, par la faute de son chamelier, sa route à peine tracée dans les sables du désert. M. Huc est fort inquiet, et il ne se fait faute, précisément parce qu'il se sent brave, d'exprimer fort vivement ses alarmes. Quelques cavaliers passent. M. Huc leur demande s'ils n'auraient pas remarqué en route, aux environs de Rache-Tchurin, un lama revêtu d'une robe jaune et d'un gilet rouge, monté sur une chamelle rousse (c'était bien M. Gabet). « Ce lama, ajoutait-il, est d'une taille très-élevée; il a une grande barbe grise, le nez long et pointu et la figure rouge... » A ce signalement, tous faisaient une réponse négative. « Si nous avions rencontré un personnage de cette façon, disaient-ils, nous l'aurions certainement remarqué... »

Une autre fois, et avant de s'engager dans les défilés du Thibet, il s'agit d'acheter des vêtements capables de résister au froid de l'hiver et de la montagne. Les missionnaires se rendent dans une boutique de fripier :

Nous y fîmes emplette, écrit M. Huc, de deux antiques et vénérables robes de peaux de mouton recouvertes d'une étoffe que nous soupçonnâmes avoir été jadis de couleur jaune... Mais nous nous aperçûmes bientôt que le tailleur de ces habits n'avait pas pris mesure sur nous. La robe de M. Gabet était trop courte; celle de M. Huc était trop longue. Faire un troc à l'amiable était chose impossible : *la taille des deux missionnaires était trop disproportionnée...* — Nous nous décidâmes à porter les habits tels qu'ils étaient : M. Huc prendrait le parti de relever aux reins, par le moyen d'une ceinture, le superflu de sa robe, et M. Gabet se résignerait à exposer aux regards du public une partie de ses jambes : le tout n'ayant d'autre inconvénient que de faire savoir au prochain qu'on n'a pas toujours la faculté de s'habiller d'une manière exactement proportionnée à sa taille...

Peut-être comprend-on maintenant comment M. Gabet, avec sa grande taille et sa barbe grise, est plus sensible que M. Huc aux souffrances de cette pénible route; et en effet M. Gabet

manque plus d'une fois de mourir pendant le trajet, tandis que M. Huc résiste à tout. M. Huc a une vitalité qui explique parfaitement comment il cumule avec les fatigues du missionnaire le travail du chroniqueur, et je mettrais volontiers à son compte tout ce qu'il y a parfois d'un peu vif et d'imprévu dans quelques impressions dont il ne semble que le rapporteur pour le compte de la communauté. Ainsi, c'est bien M. Huc tout seul qui dit à un de ses hôtes, dans un accès de reconnaissance un peu excentrique : « Votre manière de vivre a *subi*, il est vrai, quelque changement (il s'agit d'un Mongol apprivoisé-Chinois); *mais votre cœur est toujours demeuré tartare.* » Cela rappelle ce que Victor Jacquemont écrivait du pays de Kanawer, si j'ai bon souvenir, à la spirituelle madame de Tracy :

Sachez, sachez  
Que les Tartares  
Ne sont barbares  
Qu'avec leurs ennemis!

C'est encore M. Huc qui, ayant trouvé, après de longues recherches, un excellent gîte sur lequel il ne comptait pas : « Dans un instant, s'écrie-t-il, nous passâmes de la misère la plus extrême *au comble de la félicité!* » Cette vivacité d'impressions, chez le pieux lazariste, est le trait le plus caractéristique de sa nature, et elle l'entraîne parfois dans des confidences d'une naïveté presque enfantine. « . . . Nous fûmes comme glacés d'effroi en apercevant, dit-il, à un détour de la montagne trois loups énormes *qui semblaient nous attendre avec une calme intrépidité.* » Un des plus grands soucis de nos voyageurs, après les loups, c'est la découverte des *argols*. L'argol est la fiente des animaux qui, desséchée par le soleil, est le seul combustible qui se trouve dans le désert. Aussi, point d'argol, point de souper...

Quand on a la bonne fortune, écrit M. Huc, de rencontrer, caché parmi les herbes, un argol recommandable par sa grosseur et sa siccité, on éprouve au cœur un petit frémissement de joie, une de ces

émotions soudaines qui donnent un instant de bonheur. Le plaisir que procure la trouvaille d'un bel argol est semblable à celui du chasseur qui découvre, avec transport, la trace du gibier qu'il poursuit; de l'enfant qui regarde d'un œil pétillant de joie le nid de fauvettes qu'il a longtemps cherché; du pêcheur qui voit frétiller, suspendu à sa ligne, un joli poisson; et, s'il était permis de rapprocher les petites choses des grandes, on pourrait encore comparer ce plaisir à l'enthousiasme d'un Leverrier qui trouve une planète au bout de sa plume...

Cette façon de reproduire les impressions du voyage avec la première excitation toujours un peu naïve du voyageur, est bien particulière à M. Huc, et c'est l'originalité de son livre. J'en dirai autant de quelques-unes de ses opinions. M. Huc dit, par exemple, à propos de la polygamie que pratiquent les Tartares, une chose très-juste, et pourtant étrange: « C'est, dit-il, une barrière opposée au libertinage et à la corruption des mœurs. Le célibat étant imposé aux lamas (religieux du culte de Bouddha, et qui forment une classe très-nombreuse), si les filles ne trouvaient pas à se placer dans les familles en qualité d'épouses secondaires, il est facile de concevoir les désordres qui naîtraient de cette multiplicité de jeunes personnes sans soutien et abandonnées à elles-mêmes... » Une autre fois, s'il assiste, au moins par le récit qui lui en est fait, à une insigne fourberie du lama Bockte de Rache-Tchurin, lequel, sous prétexte de prédire l'avenir, et en réalité pour attirer l'argent des fidèles, « s'entr'ouvre le ventre dans toute sa longueur, puis passe rapidement la main sur la blessure, et tout rentre ensuite dans son état primitif, sans qu'il lui reste aucune trace de cette opération diabolique, si ce n'est un extrême abattement; » — si un pareil récit est fait à M. Huc: « Ces cérémonies horribles, nous dit-il, se renouvellent assez souvent dans les grandes lamaseries (confréries de lamas) de la Tartarie et du Thibet. Nous ne pensons nullement qu'on puisse toujours mettre sur le compte de la supercherie des faits de ce genre; car, d'après tout ce que nous avons vu et entendu, parmi les nations idolâtres, nous sommes persuadés que le démon y joue un grand rôle... »

M. Huc fait une réflexion toute semblable à propos de l'arbre des dix mille images. Celui-là, il l'a vu. L'arbre existe.

Un jour, la mère de Tsong-Kaba, le grand apôtre et le réformateur divinisé de la religion bouddhique, ayant rasé la tête de son fils, jeta sa belle et longue chevelure à l'entrée de sa tente. (La chose se passait au quatorzième siècle de notre ère.) De ces cheveux naquit spontanément un arbre dont le bois répandait un parfum exquis, et dont chaque feuille portait, gravé sur son disque, un caractère de la langue sacrée du Thibet.

Cet arbre existe encore, ajoute M. Huc, et nous en avons entendu parler trop souvent durant notre voyage pour que nous ne fussions pas quelque peu impatients d'aller le visiter... Nos regards se portèrent d'abord avec une avide curiosité sur les feuilles, *et nous fûmes consternés d'étonnement* en voyant en effet sur chacune d'elles des caractères thibétains très-bien formés... Notre première pensée fut de soupçonner la supercherie des lamas; mais, après avoir tout examiné avec l'attention la plus minutieuse, il nous fut impossible de découvrir la moindre fraude. Les caractères nous parurent faire partie de la feuille comme les veines et les nervures... Les feuilles les plus tendres représentent le caractère en rudiment et à peine formé... Nous cherchâmes partout, mais toujours vainement, quelque trace de supercherie; *la sueur nous montait au front* .. — Qu'il est puissant l'empire de la religion sur le cœur de l'homme! dit ailleurs M. Huc, même lorsque cette religion est fautive et ignorante de son véritable objet!

J'ai cité sans arrière-pensée toutes ces opinions et tous ces récits du pieux lazariste. Je n'entends pas en faire la critique. Je les ai cités plutôt pour en faire honneur à sa tolérance, à sa sincérité, à la naïveté un peu primitive de ses impressions et de ses souvenirs. Tel est M. Huc. On l'a dit bien souvent : dans un récit de voyage, le véritable intérêt, c'est le voyageur. Quant à moi, s'il ne s'agissait, dans ce *Voyage de Tartarie*, que des sables du Mongol et des défilés du Thibet, le livre peut-être me serait tombé des mains; car, faut-il le dire? ces porteurs de globules blancs ou bleus, ces éternels lamas en robe jaune, ces femmes aux joues vernissées, ces chercheurs d'argot, ces adorateurs de Bouddhas vivants, ne sont pas d'une gaieté folle. Le pays est étrange et monotone; mais ce qui est curieux, c'est d'y voir nos deux compatriotes, deux

vrais Français par l'esprit et par le cœur, deux vrais religieux par l'abnégation et le dévouement; c'est de les suivre parmi toutes ces aventures, et d'y étudier, dans cette expérience chèrement payée, l'antagonisme de nos mœurs, de nos opinions, de nos idées, de nos habitudes avec celles qui ont cours au bout du monde. Ce qui nous intéresse aussi dans ces épreuves, ce n'est pas seulement le compatriote, c'est l'homme même, l'homme tout seul, aux prises avec l'inconnu et l'imprévu, ces deux ressorts de tout drame, à la fois si terribles et si amusants. *Homo sum!* C'est parce qu'on se sent homme que rien n'échappe des mille incidents qui se rapportent à cette grande école de la faiblesse humaine : l'éloignement du sol natal, la solitude, la souffrance et le dénûment. Aussi savons-nous un gré infini à M. Huc de n'avoir négligé aucun de ces détails. Ce n'est pas seulement son itinéraire qu'il nous donne fidèlement; c'est l'état de sa maison, de son écurie, de son vestiaire, le menu de son souper. Nos missionnaires ont une marmite et trois écuelles. Leur domestique, un jeune lama, insouciant et intrépide, et plus ou moins converti, est à la fois le chamelier, le cuisinier et le gardien de la caravane. Il marche en tête sur un petit mulet très-rétif, suivi de deux chameaux qui portent les bagages. Viennent ensuite les deux lazaristes, revêtus de la robe jaune aux boutons dorés, avec un pardessus rouge à collet de velours violet, et coiffés d'un bonnet jaune à houppe écarlate. Ils cheminent, M. Gabet sur une grande chamelle, M. Huc sur un cheval blanc. Il y a aussi dans le convoi un chien dont nous aurions parlé, s'il n'eût quitté ses maîtres un matin, par une trahison assez rare dans son espèce. « Ce chien était chinois, » dit Samdad-Chiemba, le chamelier-*factotum*; — « il n'était pas accoutumé à la vie nomade; il se sera fatigué de courir le désert et aura pris du service dans les terres cultivées... » Et, au fait, la perte n'est pas grande; car ce chien, comme le remarque fort bien M. Huc, mangeait la part d'un homme; — la nuit, au lieu de veiller, comme c'était son devoir, à la sûreté de la caravane, il dormait à l'écart, étendu parmi les herbes; et le matin, au moment du départ, il fallait, Dieu me pardonne! le réveiller d'un sommeil

de plomb, comme Alexandre avant la bataille d'Arbelles.

On pense bien que mon intention n'est pas de suivre nos voyageurs aux quatre ou cinq cents étapes de leur route de deux mille lieues. J'y perdrais ma peine; et le moyen qu'une froide analyse puisse donner une idée, même incomplète, de ces curieux récits qui ne vivent que par l'infinie variété des détails et des incidents dont ils se composent? J'aime mieux m'arrêter un instant à un des épisodes de cette longue odyssée, non le plus extraordinaire peut-être, mais un de ceux où le caractère de nos deux prêtres se dessine le mieux, se décide le plus, où leur esprit déploie le plus de ressources et où ils se montrent le plus dignes de représenter à la fois leur religion et leur pays, leur Dieu et leur roi; car cet épisode remonte à l'année 1846, et le régent du Thibet parle à nos missionnaires du roi Louis-Philippe.

J'ai dit plus haut que la mission des deux lazaristes n'avait pas réussi; mais il faut s'entendre. Hormis le chamelier qui est à leur service et un pauvre jeune homme qui baise leurs pas dans les rues de Lha-ssa, ils n'ont converti personne; — ils ont édifié tout le monde. Partout on les suit, on les écoute, on les distingue, on les protège. Si ce n'est pas comme prêtres, c'est comme savants, comme médecins, comme lettrés, comme industriels qu'on les consulte, dans ce pays où ils ne sont rien, où ils ne peuvent séjourner que sous peine de mort, dont ils parlent la langue et dont ils portent le costume, mais dont ils attaquent ouvertement les croyances. Je dis qu'on les protège; c'est-à-dire que la persécution même, quand elle les atteint, est contrainte à se déguiser; elle prend un masque, elle se fait doucereuse; elle prétexte la raison d'État; elle les proscrit en diplomate plus qu'en fanatique. Et, chose singulière! quand ils sont, comme nous le verrons tout à l'heure, obligés de sortir du Thibet, l'homme qui les chasse essaye de les corrompre: ils rejettent son or. Cela est tout simple. Mais le même homme veut faire passer en Chine deux caisses qui contiennent des objets de grand prix. A qui s'adresse-t-il, dans la caravane qui emmène nos deux compatriotes? Sa confiance a le choix entre un mandarin chinois décoré et les deux Français qu'il proscrit. Il donne la préférence aux deux Français.

Telle est l'impression qui résulte de tout ce récit, pris dans son ensemble et jugé d'un peu haut. Les deux prêtres vont de la *vallée des Eaux-Noires* en traversant la Mongolie de l'est à l'ouest jusqu'à la capitale du Thibet; ils reviennent du Thibet en traversant la Chine de l'ouest à l'est jusqu'à Macao; et pendant tout ce trajet ils ne donnent pas une âme au ciel des chrétiens. Ils ne courent non plus aucun de ces dangers terribles que la persécution prodigue, dans la Corée et dans la Cochinchine, autour des intrépides confesseurs de la foi catholique. Leur mission semble religieusement manquée; elle est moralement et politiquement très-féconde. Ils laissent après eux comme une trace des vertus dont leur cœur est plein et comme un radieux sillon des lumières qui éclairent leur esprit. Et tels sont, aussi bien, le caractère et le but de l'institution des lazaristes. Les prêtres de la mission se ressouvient toujours qu'ils furent primitivement établis dans une maison qui avait appartenu à l'ordre militaire de Saint-Lazare. Ils sont l'élite de cette milice active de la propagande chrétienne, voyageurs et soldats, prêtres et diplomates, missionnaires et civilisateurs. « Nous sommes, dit quelque part M. Huc avec une onction chaleureuse, nous sommes les disciples de celui qui a dit : « Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête... » — « Il ne sera pas dit, ajoute-t-il ailleurs, que des missionnaires catholiques auront moins de courage pour les intérêts de la foi que des marchands pour un peu de lucre. » Tel est l'esprit de cette mission dont M. Huc raconte si curieusement l'histoire, et tel est aussi, avec beaucoup d'autres, l'austère attrait de ce livre que je me serais reproché de n'avoir recommandé à nos lecteurs que pour le plaisir d'un moment.

Arrivons à Lha-ssa. Nos deux compatriotes y étaient établis depuis le 29 janvier 1846, et ils allaient, plus d'un an après leur départ, commencer, comme dit M. Huc, leur œuvre de missionnaires. Un jour on entre chez eux : « Le régent vous attend à son palais... — Que nous veut le régent? — Levez-vous promptement et suivez-nous! » Mais il nous faut dire ici ce que c'était que ce régent du Thibet et pourquoi le Thibet

avait un régent au moment où nos deux voyageurs y arrivèrent.

Rien de plus frappant, comme le remarque l'auteur, que les analogies qui existent entre le rite lamanesque (bouddhique) et le culte catholique. « Rome et Lha-ssa, le pape et le talé-lama pourraient, dit-il, nous fournir des rapprochements pleins d'intérêt. Le gouvernement thibétain étant purement lamanesque, paraît en quelque sorte être calqué sur le gouvernement ecclésiastique des États pontificaux... Le talé-lama est le chef politique et religieux de toutes les contrées du Thibet. Quand il meurt, ou, pour parler le langage des bouddhistes, quand *il transmigre*, on élit un enfant qui continue la personnification indestructible du Bouddha vivant; cette élection se fait par la grande assemblée des lamas-houtouktou, dont la dignité sacerdotale n'est inférieure qu'à celle du talé-lama... » — Mais il en est du talé-lama comme des rois constitutionnels : le grand lama *règne et ne gouverne pas*. Enfant, comment gouvernerait-il? Homme fait et dieu visible, comment sortirait-il des ténèbres sacrées du sanctuaire pour se commettre dans le conflit des intérêts et dans le menu des affaires? Le talé-lama a un ministre d'État qui a nom nomekhan : ce qui veut dire *empereur spirituel*, par antiphrase sans doute, puisqu'il ne s'occupe que du temporel. La charge du nomekhan est viagère. C'est lui qui est le véritable chef du gouvernement. Il a quatre ministres à portefeuille qu'on appelle kalons.

Quand nos deux Français arrivèrent à Lha-ssa, le talé-lama était un enfant de neuf ans. Ses trois prédécesseurs avaient été plus ou moins étranglés, et le dernier nomekhan avait été accusé de ces attentats par la voix publique. Une conspiration se forma. L'empereur de Chine envoya un ambassadeur (le même qui avait fait le traité de Canton avec les Anglais) pour instruire l'affaire. Le nomekhan, convaincu d'avoir fait *transmigrer* trois talé-lamas coup sur coup, fut condamné à un exil perpétuel sur les bords du Sakhalien-Oula, au fond de la Mantchourie... Un nouveau nomekhan fut mis à sa place; mais il était mineur comme le dieu lui-même. Le plus âgé des kalons fut donc investi de la régence, mais surveillé de

près, contrarié sans relâche et contre-miné sur tous les points par l'infatigable Ki-chan, l'ambassadeur chinois. Tel était l'état des affaires quand nos deux compatriotes, qui venaient de rincer leurs écuelles après avoir diné, furent sommés à comparaître devant le régent.

Arrivés au palais, les deux missionnaires se trouvèrent bientôt en face d'un personnage accroupi, les jambes croisées, sur un épais coussin recouvert d'une peau de tigre. C'était le régent : — cinquante ans, figure large, épanouie, passablement majestueuse et bienveillante; robe jaune, doublée de martre-zibeline, boucles d'oreilles en diamants, cheveux longs et retenus par trois peignes d'or; large bonnet rouge, entouré de perles, surmonté d'une boule en corail, et reposant sur un coussin vert.

Ici, je veux relever ce mélange de bonne humeur toute française et de fermeté vraiment chrétienne que nous allons remarquer dans la conduite des deux lazaristes. Une fois assis en face de ce prodigieux régent : « Bon, se disent-ils en français et à voix basse : ce monsieur paraît assez bon enfant; notre affaire ira bien. — Que dites-vous là? demanda le régent. Voyons, répétez à haute voix ce que vous avez dit tout bas... — Nous disions que, dans la physionomie du premier kalon, il y avait beaucoup de bonté... — Ah! oui, vous trouvez que j'ai de la bonté? Cependant je suis très-méchant. N'est-ce pas que je suis très-méchant? dit-il en se tournant vers ses gens. Ceux-ci se mirent à sourire et ne répondirent pas... »

Arrive l'ambassadeur chinois, le redoutable Ki-chan. « L'idée de tomber entre les mains des Chinois nous fit d'abord, écrit M. Huc, une impression désagréable, et l'image de ces horribles persécutions qui, à diverses époques, ont désolé les chrétientés de la Chine, s'empara tout à coup de notre imagination; mais nous fûmes bientôt rassurés... » — « Samdad-Chiamba, dîmes-nous à notre jeune néophyte (car le chamelier les avait accompagnés), c'est maintenant qu'il faut montrer que nous sommes des braves, que nous sommes des chrétiens. Cette affaire ira peut-être loin, mais ne perdons pas de vue l'éternité... — Moi, répond le chamelier, je n'ai jamais eu peur de

la mort. Si on me demande si je suis chrétien, vous verrez si je tremble! »

Ki-chan commença son interrogatoire. J'en veux donner seulement une idée; c'est dans le livre même de M. Huc qu'il faut le lire. « — Vous parlez correctement le chinois? — Nous faisons beaucoup de fautes : ton intelligence y suppléera. — En vérité, reprit l'ambassadeur, voilà du pur pékinois ! Vous autres Français, vous avez une incroyable facilité... Vous êtes Français, n'est-ce pas? — Oui, Français. — Oh ! je connais les Français. Autrefois il y en avait beaucoup à Pékin... — Tu as dû en connaître aussi à Canton, quand tu étais commissaire impérial... » Ce souvenir désagréable lui fit froncer le sourcil; il puisa dans sa tabatière une énorme prise de tabac, et, brusquant l'entretien : « — Vous êtes de la religion du Seigneur du ciel, n'est-ce pas? — Certainement; nous sommes même prédicateurs de cette religion. — Je le sais; vous êtes sans doute venus ici pour prêcher... — Nous n'avons pas d'autre but. — Avez-vous parcouru déjà un grand nombre de pays?... — Toute la Chine, toute la Tartarie, et maintenant nous voici dans la capitale du Thibet. — Chez qui avez-vous logé quand vous étiez en Chine? — Nous ne répondons pas à des questions de ce genre. — Et si je vous le commande ! — Nous ne pourrions pas obéir... » — Ici le juge dépité donna un grand coup de poing sur la table...

J'ai abrégé l'interrogatoire des deux missionnaires : mais rien n'est curieux, dans le livre de M. Huc, comme ces alternatives de violence et de flatterie, de politesse et de dépit de la part du juge qui fait effort pour se mettre au niveau des prévenus et qui reste Chinois, quoi qu'il fasse; — et rien n'est plus intéressant non plus que ce mélange d'énergie et de résignation, d'ironie et de patience que les deux prêtres français lui opposent. Il n'est pas jusqu'au chamelier qui ne joue là, dans cet intermède religieux qui ressemble au prologue d'un martyre, un rôle admirable. « — Pourquoi t'es-tu mis au service des étrangers? lui dit l'ambassadeur. Ne sais-tu pas que les lois le défendent? — Est-ce qu'un ignorant comme moi peut savoir qui est étranger ou qui ne l'est pas? Ces hommes ne m'ont jamais fait que du bien; ils m'ont toujours